

LA VOIE DE LA REALISATION DU SOI SELON LES MYSTERES DE MITHRA

A un certain niveau, éclate l'évidence que les mythes mystériosophiques sont, par essence, des transcriptions allusives d'une série d'état de conscience jalonnant la voie de l'auto-réalisation. Les différentes « gestes » et aventures des héros mythiques ne sont pas des fictions poétiques, mais des *réalités* — actes bien déterminés de l'être intérieur qui éclairent uniformément tous ceux qui se tournent vers l'initiation, pour un accomplissement dépassant l'état humain de l'être. Il ne s'agit nullement d'idées allégoriques, mais *d'expériences*: l'interprétation allégorico-philosophique des mythes n'est qu'allégorie, et aussi extérieure que l'interprétation naturaliste et anthropomorphique. Il est donc possible d'y trouver des données essentielles, dans la mesure où l'on *sait* déjà quelque chose de ces expériences. Autrement, tout reste lettre morte, inexorablement.

C'est également valable pour ce que nous allons dire au sujet du sens profond du mythe de Mithra.¹

Les mystères de Mithra nous font pénétrer dans la grande tradition magique occidentale — monde d'affirmation, de lumière et de grandeur, d'une spiritualité qui est royauté, et d'une royauté qui est spiritualité, monde où tout ce qui est fuite du réel, ascèse, mortification dans l'humilité et dévotion, morne renonciation et contemplation abstraite n'a aucune place. C'est la voie de l'action, de la puissance solaire, de la domination spirituelle opposée à l'universalisme rêveur et paresseux de l'Orient² comme au sentimentalisme et au moralisme chrétien.

Ce n'est qu'à un « homme » — est-il dit — qu'il est donné de procéder dans une telle voie: celle de la «force taurine» dont toute «femme» ne pourrait être; que consumée et brisée — la splendeur du *hvarenô*, de l'auréole mithriaque rayonnante et glorieuse, ne fleurit que dans une tension épouvantable, ne couronne que l'« Aigle » — l'animal « qui a su » fixer « le Soleil ».

Le mythe conçoit Mithra, symbole de celui qui a choisi cette route, comme" la lumière céleste originelle manifestée par un « Dieu naissant de la pierre » ! (*tbeos ék pétràs, to petrogénôs Mithra*). C'est sur la berge d'un fleuve qu'il jaillit du sombre minéral, fendant l'air de son épée et brandissant une torche qui l'avaient déjà assisté dans le sein maternel. Naissance miraculeuse, connue seulement des « bergers » cachés sur les hauteurs des « montagnes ».

Nous nous trouvons devant un système de symboles de ce que l'on peut appeler la phase *d'initiation*, au sens le plus strict. Cette « lumière » céleste, qui était la vie des hommes et que les hommes n'ont pas comprise,³ va briller à nouveau chez celui qui, s'arrachant au « Dieu de la Terre », résistant à la force des «eaux», a sa première naissance spirituelle. Activité trouble, angoissée, vertigineuse, aveugle, avidité forcenée qui pousse toujours plus avant dans le destin des renaissances, toujours diverses dans leur inconsistance identique et leur caducité, vie dont le propre principe lui est extérieur-, traînée de-ci de-là, s'épuisant en appétits et en dégoûts, tel est le principe qui régit la vie des humains, telle est la matière dont ils tirent leur être éphémère, leurs lumières, leurs certitudes.

Cette vitalité sauvage et angoissée, génératrice et dévoratrice de ses forces dans une totale contingence, connue en Orient comme *tanha* (bouddhisme), *samsâra* (upanishad), *mâyâ-çakti* (tantra), et en Occident comme *Jaldabaot*, principe « lunaire » ou « ophidien », Vénus terrestre, Ame et Lumière astrale, a son équivalent dans le symbole des « eaux » sur les rives desquelles naquit Mithra. L'initié est celui qui est « sauvé des eaux » (cf. la connexion

de ce symbole avec la légende de Moïse), «marche sur les eaux » (d'où le sens ésotérique du « prodige » christique). Il est un Soi qui a su assumer la *totalité* de la vie de désir et de médiocrité qui le sollicite pour lui résister, pour lui dire NON, en enfreindre les lois et s'organiser au-delà, où pour les êtres du monde sublunaire (expression elle aussi symbolique, signifiant les êtres soumis au principe humide, qui les domine) il n'y a que mort, anéantissement, résorption.

C'est donc abandonner un rivage — sur lequel se déroule la vie des hommes avec toutes ses misères et toutes ses grandeurs — affronter un courant de plus en plus fort (phase de *préparation*, laissée en général à l'initiative de l'initiateur), franchir cet obstacle et rejoindre l'autre rive, sur laquelle renaît un être nouveau — l'être spirituel, Mithra, l'Enfant divin.

La « pierre » qui lui sert de matrice est le symbole du *corps*. Le corps est le substrat de l'aspiration cosmique, et dépend du principe humide; par conséquent l'ensemble des états et des facultés des hommes — qu'elles soient plus ou moins « spirituelles » — qui ont dans un substrat corporel leur condition ou leur corrélation impossible à négliger, dépend également des « eaux ». Etre initié, c'est se dégager de la « pierre », c'est réaliser un état de conscience qui n'est plus conditionné par le véhicule corporel. Les différents épisodes que nous allons, en suivant le mythe, étudier maintenant, sont au même chef des expériences extracorporelles, réalisées dans un état spécial provoqué par des pratiques sur lesquelles il est inutile de s'arrêter.

Dans la tradition magique l'expression *theos ek pétras* a une seconde signification. Le fait de se précipiter de ce qui est « lumière céleste » dans la prison de la « terre » ténébreuse, n'est pas seulement un processus de dégradation négatif: cette démarche implique aussi une individualisation, une réalisation. L'organisation corporelle est signe d'un certain noyau de puissance qualifiée, et l'initiation magique *ne* consiste *pas* à dissoudre ce noyau dans l'indistincte fluctuation de la vie universelle, mais à le potentialiser, à l'intégrer, à le porter *en avant*. Pour elle, l'esprit n'est pas un « autre », mais quelque chose d'immanent, qui doit être arraché à la profondeur de la réalité concrète humaine (la « pierre ») qui est divine non par grâce mais par nature, d'où l'expression de « pierre génératrice » (corrélatrice à la « matière du Grand œuvre ») et l'attribut de « petrogénos » (né de la pierre) donné à l'Homme-dieu; Mithra ne descend pas du Ciel, il provient de la Terre.

Quant à la « nudité » de l'enfant divin, c'est un symbole complémentaire du « sauvé des eaux » et du « tiré de la pierre », en connexion avec ceux du « dépouiller les vêtements » et du « se laver », qui se trouve dans de nombreuses traditions ésotériques de tout temps et de tout lieu. Etre « nu » équivaut à être « *pur* », et signifie ici être soi, vivre autonome et détaché de tout.

Sans oublier la volonté; la volonté impure est la volonté pré-occupé, celle qui ne se détermine qu'en fonction de ceci ou de cela — objet, but, raison ou passion, en général d'un « pourquoi » — dans la mesure où elle n'est pas capable de continuer toute seule, de se vouloir en soi et pour soi, de sa propre initiative. Cette seconde forme, — le *nishakâma-karma* que les Hindous opposent au *sakâma-karma* ou action voulue pour ses fruits — est symbolisée en Occident par la « Vierge » foulant aux pieds le « Serpent » et la « Lune » (deux symboles des « eaux ») et qui donne naissance à l'enfant divin par « immaculée conception ». C'est en effet d'une volonté purifiée, d'une volonté dégagée, faite seulement d'acte et pourtant *vierge*, fermée à tout autre, que jaillit *Yautozôon*, la vie qui, étant par soi-même, subsiste au-delà de la contingence de la nature mortelle. Le rituel mithriaque parle précisément d'un « *persister de la puissance de l'âme dans une pure pureté* » — qui crée un nouveau noyau au-delà des « eaux » et accroît dans un nouvel être le monde au-delà de l'humain, au-delà de l'espace et du temps.

Cette naissance miraculeuse n'est remarquée que par les « bergers » cachés dans la « montagne », symbole faisant allusion à des entités spirituelles supérieures qui commandent invisibles et dirigent les grands courants des « eaux », c'est-à-dire les forces historiques et sociales, les traditions, les croyances, l'ensemble psychique collectif qui — à l'instar d'un troupeau — domine les êtres passifs du monde sublunaire. Quant à la « Montagne »; elle aussi symbolise un état de conscience particulier et métaphysique dont les différents *Sermons sur la Montagne* sont un écho.

Mais, pour que l'être nouveau puisse conquérir la virilité, il doit affronter de nouvelles et *dures* épreuves, qui peuvent le conduire aussi bien au triomphe qu'à la catastrophe. Supérieur au monde des natures inférieures, Mithra doit, lui aussi, conquérir sa propre supériorité sur le monde des natures spirituelles que lui ouvre son état extracorporel.

Au-delà des « eaux », un « vent » furieux assaille et flagelle sa nudité, et il sent autour de lui la « présence » de forces terribles. Mais il se dirige vers un « arbre », en cueille et en mange les fruits et dé ses feuilles se fait un « vêtement », puis il se redresse, prêt à se mesurer avec les maîtres de ce monde merveilleux où il vient de pénétrer.

Nous avons une série d'actes de conscience particuliers, provoqués par la « nudité », allant de l'élément de volonté à l'état réalisé de liberté. Le « vent » sous-entend une expérience aussi caractéristique que difficile à communiquer. On peut la suggérer ainsi. Quand on dit: « /'aime, je hais, etc. »: cela présume une propriété absolument fantastique. Les sentiments, dans leur essence, sont quelque chose d'universel, de cosmique, qui se réalise dans les différents êtres comme éclate le feu quand les facteurs de la combustion se trouvent réunis. On ne devrait pas dire: « « J'aime » mais: « L'amour aime en moi » et la personnalité ordinaire n'est autre, d'ailleurs, que le *résultat* de l'entrelacement dynamique de forces non-individuelles, elle est dépourvue, comme résultat, d'un être véritable en soi, et ne peut en aucune façon se les attribuer.

Quand, sous l'*ignis essentiae* — qui est le feu de l'initiation ainsi que la flamme de la mort⁴ — ce *composé* se dissout (c'est la phase que les alchimistes appellent putréfaction, calcination, mortification, etc., phase qui précisément *sépare* de la « pierre ») il en subsiste *quelque chose* pourtant, une identité de conscience (le « grain d'Or incorruptible », des alchimistes) et grâce à cet élément les puissances de sentiment se libèrent de leur monde phénoménique, particulier et psychologique selon lesquels les hommes l'expérimentent, et se révèlent dans leur authentique nature de forces cosmiques. Mais on se trouve devant elles aussi impuissant qu'un être physique devant les éléments déchaînés de la nature — océan, foudre, cataclysme. La nudité de l'initié est flagellée par ces forces aux résonances exaspérées qui s'emparent et précipitent dans les profondeurs l'être intérieur — et il ne peut rien faire, il doit rester immobile, sans bouger, sans réagir, car autrement il serait immédiatement englouti. Ceci pour le « vent », vent au sein duquel, selon l'hermétique *Table d'Emeraude*, est porté le *Thelesma*, le principe destiné à recueillir en soi les forces de toutes choses, inférieures et supérieures. Cette épreuve — que certaines écoles ésotériques chrétiennes cachent sous le symbole de la « flagellation » — confère à Mithra une *dureté*, une force inébranlable sans laquelle la nouvelle expérience qui l'attend risquerait d'être fatale.

Cette épreuve n'exige rien moins qu'un renversement positif du mythe biblique du péché originel. Le Soi *ose* faire violence à l'« arbre de la vie » le dépouiller et se nourrir de ses fruits. Il est assez fort pour arracher un *quantum* de puissance cosmique à l'univers et pour la dominer parce qu'il a su résister à l'« eau » et au « vent ». Par cet acte absolu, ce dépassement de soi, il se crée un vide où se précipite immédiatement une force qui recouvre d'une chappe de flamme la nudité de qui possède une telle hardiesse. Dans plusieurs traditions cette opération s'appelle « projection du Feu », acte éminemment positif, qui attire son négatif, une « descente féminine »⁵ qui se fait le « vêtement de la puissance » du noyau; ce dernier

acquiert ainsi l'organe de manifestation et de projection nécessaire pour subsister dans le suprasensible comme l'est le véhicule physique pour la vie sensible.

La puissance qui se précipite a donc besoin d'un centre; qui n'est pas en mesure de le lui offrir après l'avoir évoquée, elle l'anéantit. C'est la « chute ». C'est ne pas être à la hauteur de l'acte par lequel il a été « fait violence au Royaume des Cieux » et au « Fatum », par lequel on s'est approprié la Vie, c'est devenir la proie d'une *terreur* qui précipite et qui broye.⁶ C'est la catastrophe, la possibilité négative. Par contre, certains peuvent assumer leur acte. Ils brisent la malédiction, assument la puissance, la gardent, la dominant. Et au lieu de « tomber », ils « renaissent en force », dans la « forte force des forces », dans la « Droite incorruptible ». Mithra est l'un d'eux. Non seulement il se soustrait à la loi, mais par son acte il obtient la force de se tourner *contre* celui qui lui impose sa loi pour, à son tour, lui imposer la sienne. Ici le caractère spécifique des initiations magiques est particulièrement évident. Il y a tout un groupe d'écoles, qu'il vaudrait mieux appeler *mystiques* qu'*ésotériques*, qui tendent essentiellement à résoudre l'individuel dans un non-individuel,⁷ qu'il soit une infinité indifférenciée — tel le *nirguna-brahman* védantin — ou un ordre ou une harmonie transcendante. Séparer le centre du Soi dans ce non-individuel « comme un grain de sel dans l'océan des eaux » tel est leur but, car n'importe quel concept d'affirmation, de lutte et de subordination dans le domaine spirituel n'a aucun sens pour elles. Par contre la tradition magique, dans la mesure où elle maintient — même si c'est dans un sens qui n'a rien à voir avec le milieu physique et personnel — ce point de l'individu, cette *centralité* positive subsistant au-delà de toute « dissolution », conçoit le monde de l'esprit d'une manière tout à fait différente. Ce monde ne se révèle pas comme celui du règne de l'ordre idyllique et de l'universalité indifférenciée, mais comme un ensemble de forces à l'état libre, nues, bouillonnantes, béates et terribles tout ensemble, prises dans un jeu de tensions, par rapport auquel toutes les luttes que connaissent les hommes ne sont qu'un pâle reflet. Chacune de ces entités est, maintient sa propre individualité puisqu'elle sait résister à celles qui pourraient l'attirer et la diriger. Monde à l'état libre, que ne dirige aucun plan providentiel, aucune loi d'ordre établie, a priori, à qui les différentes forces obéiraient simplement. Au contraire ce sont les forces qui sont d'abord, et toute loi, tout ordre n'est qu'un *produit d'organisation*, que le signe d'une force plus vaste qui est parvenue à entraîner, reprendre et unifier les autres, réduisant ainsi le chaos originel des forces multiples et antagonistes.

Disons cependant qu'ici la lutte a un caractère très différent de celle qui se livre dans le domaine matériel: violence destructrice, haine, volonté dans le sens, je serais presque tenté de dire *musculaire* du mot, n'y ont aucune place. C'est au contraire comme un face à face de « présences », une rencontre de degrés *d'être*, de *quanta* d'intensité.

Aucune puissance *ne veut*, au sens strict, entraîner et dominer les autres, cela se fait naturellement, en vertu du plus haut degré d'être qui lui est propre, tourbillon abyssal où sont irrésistiblement attirées, reprises et subordonnées les forces mineures qui se mettent en rapport avec elle. Vaincre, c'est-à-dire conserver son autonomie, signifie, ici, *résister*. Il n'y a pas de différence dans ce monde constitué de tensions: ne pas dominer c'est être dominé.

On comprend alors la sentence, qui a force de loi chez les soi-disant « maîtres », "ne pas se révéler aux hommes"; on comprend alors que le côté extérieur des sacerdotés des mystères, des « Rois des Forêts » dont la dignité était confirmée par la victoire sur qui les défiaient à la lutte ou tentaient de le* surprendre, ait pu fournir à Frazer la matière de son œuvre principale. On comprend également l'étrange affirmation: le disciple qui réussit « tue » son maître, comme le concept oriental qui veut que les « dieux » soient les ennemis du yogin. Dans la voie « lunaire » ou isiaque, il faut se faire l'instrument obéissant des entités supérieures. Dans la voie magique, « solaire », amonéenne il faut, au contraire, conserver l'intégrité de son être devant elles, ce qui n'est possible qu'à condition de *les vaincre*, de leur

arracher le *quantum* de *fatum* qu'elles portent, pour assumer en soi, avec une plus grande fermeté poids et responsabilité.

Et voici que s'ouvrent les portes et que resplendit le royaume de « ceux qui sont », des forces terribles qui fixent le nouveau venu, poids immanents à l'imminente précipitation. Au-delà de tout, le Soleil, l'Eon flamboyant: c'est un instant extrême, qui crée autour de soi le silence, le désert, la terreur des grandes catastrophes et des grands sacrilèges. Mithra résiste, fixe le grand dieu, il ne prie plus — *il commande*, et voici que l'autre cède, qu'il lui demande investiture et amitié.

C'est sur ce sommet que s'achève la première grande phase de l'initiation: un être s'est créé, plus fort que la nature, plus fort que les dieux, un être qui est au-delà de l'état de naissance et de mort.

Nous avons déjà dit que tout ce qui précède correspond à une série de réalisations qui produisent hors du corps, directement, ou par induction chez le néophyte, des états de conscience particuliers, grâce à ceux qui en ont le pouvoir (le hiérophante des mystères). Etats qui posent un problème, sont une épreuve que doit résoudre, par un acte déterminé de l'être spirituel, celui qui va être initié. Or, dans les mystères mithriaques la réalisation est ultérieure, et trouve sa corrélation dans le « sacrifice du taureau ».

La tâche est la suivante: confirmer l'apogée solaire et royal, réalisé extra-corporellement, sur le corps, sur la « pierre » sombre abandonnée pendant toute cette phase. C'est avec la puissance sauvage et indomptée de la vie, symbolisée par le « taureau » que Mithra doit maintenant se mettre en contact pour la subjuguier. On entre dans un ordre d'expériences qui s'adressent au corps, qui tendent à transformer essentiellement le rapport qui existe normalement entre sa racine profonde et le soi. Ce n'est pas le lieu, ici, de parler des méthodes utilisées pour cela. Méthodes qui vont de l'assomption exclusive du feu par concentration mentale à l'exploitation adéquate des trauma psychiques (de la souffrance à l'excitation sexuelle, par exemple). Les écoles indiennes s'appuient surtout sur des techniques de la respiration, et puisque le rituel publié par Dieterich⁸ nous les montre également pratiquées dans la théurgie mithriaque, nous en parlerons brièvement. Encore qu'il raille souligner qu'il s'agit de pratiques infructueuses ou extrêmement dangereuses pour qui n'est pas suffisamment au fait des expériences que nous venons de décrire.

Mithra guette le « taureau ». Brusquement il lui saute dessus et l'enfourche, en se tenant aux cornes. Le quadrupède prend le galop et transporte son cavalier dans une course furibonde. Celui-ci ne lâche pas prise et « se laisse transporter » suspendu aux cornes de l'animal qui, rapidement épuisé, finit par se laisser prendre justement dans la « caverne » qu'il venait d'abandonner. Le Dieu le maintient « immobile » et, au nom du Soleil, l'achève d'un coup de poignard.

Nous avons déjà dit que le taureau représente la force élémentaire de la vie: il s'identifie au « Dragon Vert » alchimique, à la *kundalinî* tantrique, au « Dragon » taoïste. En relation avec les pratiques respiratoires, il est le *prâna*, c'est-à-dire le souffle pris dans son aspect « subtil » et « lumineux » qui est au souffle matériel comme l'âme au corps.⁹ De par sa nature, la vie est fuyante et incoercible: c'est le « mercure » inquiet, le « volatil », l'« oiseau » (l'« oiseau » *hamsah* « des textes hindous, où ham et sah sont les « sons » d'inspiration et d'expiration) que l'initié doit « chevaucher » et « fixer ». Voici un aperçu de la pratique: Assumer à fond la fonction du souffle, s'y perdre en entier avec un abandon qui est en même temps un *vouloir* absolu. Puis, s'y abandonner hardiment, s'y plonger. Le « Dragon » prend son vol.

D'après les sciences initiatiques le souffle a quatre aspects: un matériel (*sthûla*) lié à l'état de veille et aux facultés cérébro-psychiques; un subtil lumineux (*sûkshma*) lié à l'état de

rêve et au système nerveux, un troisième, igné, (*kârana*) lié à l'état de sommeil profond et au système sanguin; enfin, un dernier, *turîya* (le Quatrième), très particulier qui se manifeste sous forme d'état cataleptique ou de mort apparente, lié au système osseux et à la fonction génératrice.

Mithra qui, après avoir saisi « le taureau », se « laisse transporter » sans lâcher prise, symbolise le Soi qui à travers ces stades en dépasse les « points neutres » qui les séparent, et à partir du premier desquels l'homme commun perd conscience (dans le sommeil). Le taureau se rend devant une telle intrépidité et si *subtile* force de résistance au point d'amener jusqu'au quatrième stade:¹⁰ là, la racine de la vie animale peut être saisie, arrêtée, le « mercure » fixé et congelé — et à ce moment l'immolation du « taureau » peut être réalisée: par ce dernier geste cette racine est privée de tout appui, suspendue, brisée, brûlée.

Alors à ce point absolu, voici que s'opère une transformation miraculeuse. Une vie flamboyante, divine, vertigineuse jaillit des profondeurs. Elle envahit le corps tout entier et le transfigure; elle le recrée *ab imo* dans une entité d'activité pure, dans une gloire, dans une splendeur immortelle. C'est le « rayonnant », l'« *augoeides* », le « *hvarenô* », le « *vajra* »; le « *Do-rje* », les différents noms des différentes traditions d'Orient et d'Occident pour une unique chose: la nature faite de diamant et d'éclairs irrésistibles, résolution immortelle de la privation mortelle.

Ce n'est pas du sang qui s'échappe de la blessure du taureau, mais du *blé*, « pain de vie » *in fons perennis* qui couvre le désert d'alentour du miracle d'une nouvelle « végétation ». Il reste cependant un obstacle: des bêtes im-mondes se précipitent sur le taureau mourant pour en boire le sang et en mordre les *genitalia*, pour empoisonner la source de vie. C'est le dernier épisode; il signifie que la force prodigieuse, surhumaine, la *kunàlini*, éveillée au moment de l'immolation, inonde tous les principes et toutes les" fonctions qui régissent l'être corporel. Or, quand le processus s'accomplit sans que ces éléments aient été purifiés, organisés et dominés dans l'unité, il arrive qu'ils se déchaînent et absorbent et transforment à leur profit la force supérieure qui devait les transformer en *corps spirituel*. Il se produit alors une rechute terrible, un déchaînement, une tempête indomptable des forces de la vie animale et émotive poussées au paroxysme. C'est l'« obscurcissement du ciel », la « tempête », le « déluge » qui, dans les textes alchimistes et taoïstes, peuvent se produire après avoir bu le « lait de Vierge » ou « sang du Dragon »; c'est ce que signifie dans le mythe mithriaque la ruée des bêtes immondes sur le cadavre du taureau.

Cette expérience, qu'il serait difficile d'éliminer de l'ensemble, est la dernière épreuve. Mais, au-delà de cette expérience, le ciel s'ouvre à nouveau et le miracle continue. Les derniers sombres obstacles sont engloutis dans la marée de lumière et de son qui monte vertigineuse, éveillant ce qui dort obscurci, enfoui, contracté sous l'apparence des organes corporels, en *gestes*, en fulgurations de puissance, en illuminations cosmiques: c'est l'ascèse de l'homme-dieu dans les sphères célestes, dans la hiérarchie des « sept planètes », qui fait pâlir toute l'extériorité des choses de nature, l'exténue, la rend intérieurement lumineuse, enfin la *brûle*. Tout s'anime, tout s'éveille et « renaît de l'intérieur », se fait symbole, signification, lumière, esprit d'un corps immense, éternel, vertigineux, dans une plénitude qui se donne à elle-même et déborde en exultation.

Au-delà de la septième sphère, le *ravissement*: « où il n'y a plus ni un ici, ni un non-ici, qui est calme et illumination et solitude comme dans un océan infini ». C'est le grade de « Père » au-dessus de celui de l'« Aigle », le sommet, le substrat du monde vertigineux, déchaîné, flamboyant de la puissance.

Telle est la voie, la possibilité de l'homme selon la Sagesse mithriaque, cette sagesse qui disputa au christianisme l'héritage de l'Occident romain.

Repoussée et précipitée sur le plan le plus extérieur, l'efficacité de la sagesse des mystères se conserva dans une tradition occulte, qui par son influence subtile et invisible agit sur les grands courants historiques d'Occident. Et aujourd'hui, au-delà du monde que la science a libéré et que la philosophie a intériorisé, elle *affleure* à nouveau; elle réaffleure dans des efforts encore confus, dans des êtres brisés par une vérité qui, trop forte pour eux, sera assumée et affirmée par d'autres. Elle affleure chez un Nietzsche, un Weininger, un Braum; elle affleure à la limite du dernier idéalisme, elle affleure en *nous* — dans notre désir d'infini, dans notre seule valeur: une vie solaire et royale, une vie de lumière, de liberté, de puissance

[Publié dans *Ultra. Rivista di studi e di ricerche spirituali*, mars 1926].

Quelques notes sur les mystères de Mithra

E. Renan écrivit: « Si le christianisme eût été arrêté dans sa croissance par quelque maladie mortelle, le monde eût été mithriaque », ¹¹ le monde aurait donc embrassé la religion de Mithra, car il est reconnu que le mithraïsme fut le plus redoutable antagoniste du christianisme. Il pénétra à Rome vers la moitié du premier siècle avant notre ère, et connut son apogée vers le troisième siècle, se propageant dans les plus lointaines provinces de l'Empire, attirant surtout les légionnaires et les vétérans colonisateurs qui le trouvaient conforme à leur éducation militaire et virile. Des Empereurs comme Hadrien, Commode et Aurélien se firent initiés à ses mystères. Le mithraïsme, vers la fin du second siècle, fut reconnu officiellement comme une religion de l'Empire. Mithra fut regardé comme « le protecteur et le soutien de l'Empire » (*fautorii imperii sui*). Son culte s'était fondu avec celui du Soleil, Hélios, puissance divine souveraine et invincible. La date d'une de ses fêtes les plus importantes, qui en célébrait le retour (*dies natalis Solis invicti Mithra*) fut fixée au 25 décembre (solstice d'hiver). Elle fut d'ailleurs reprise par le christianisme qui en fit la fête de Noël. Il est dit que Constantin aurait hésité entre Christianisme et Mithraïsme, alors que l'empereur Julien fut initié aux mystères de Mithra. Ce souverain, s'attacha à la métaphysique néoplatonicienne et aux traditions de mystères en particulier, au mithraïsme dans sa noble et courageuse tentative de restauration des cultes romains pour enrayer la progression du christianisme.

Cependant il faut faire quelques réserves à propos de la thèse soutenant que le monde antique aurait pu être mithriaque au lieu d'être chrétien. Pour combattre le christianisme, le mithraïsme aurait dû s'abaisser; restant tel qu'il était, il aurait pu difficilement s'attacher les couches populaires, où la religion de Jésus, avec sa doctrine de salvation, basée sur le sentiment, s'était essentiellement implantée. Emanation de l'antique mazdéisme iranien, le mithraïsme en reprenait le thème central, la lutte entre les puissances de la lumière et celles des ténèbres et du mal. Il pouvait avoir des formes religieuses exotériques mais son noyau central était constitué par les Mystères, par une initiation au sens strict; ce qui le limitait, tout en contribuant à en faire une forme traditionnelle plus complète. Par la suite, il se produit une séparation de plus en plus nette entre la religion et l'initiation.

Ici, nous étudierons les Mystères du mithraïsme et nous chercherons à en indiquer la nature d'après les témoignages qui nous sont parvenus: informations prises dans les auteurs anciens et dans les monuments figurés retrouvés sur les lieux, centres de ce culte et de ces Mystères. Ces témoignages, réunis par Franz Cumont dans ses ouvrages désormais classiques, peuvent

également être complétés par le *Rituel mithriaque du Grand Papyrus magique de Paris* intitulé *Apathanastinos*.

Pour le but que nous nous sommes proposés, il faut avant tout considérer, dans son sens profond, le mythe de Mithra figuré par un grand nombre de sculptures et de bas-reliefs, certains d'une facture admirable. Il ne faut pas oublier que ces mythes étaient les dramatisations des expériences que l'initié devait connaître, par une sorte d'identification avec le dieu dont il devait répéter la geste.

Dans le mythe, Mithra naît d'une pierre (*theos ék pétras, petrogénôs Mithra*), il est engendré par une pierre (*petra genetrix*), comme une manifestation de la lumière ouranienne originelle, au bord d'un « fleuve » : naissance miraculeuse remarquée seulement par les « gardiens » cachés sur les sommets des montagnes. A propos de ces derniers, on pourrait se référer aux « Maîtres Invisibles », non sans relation avec les êtres des origines qui, selon Hésiode, ne seraient jamais morts, mais, comme les « Dormants », continueraient à vivre dans les âges successifs.

Les « eaux » d'une part, la « pierre » de l'autre pourraient être une allusion à la dualité constituée par le courant du devenir et le principe qui la désigne. Il y a différentes interprétations de la pierre. Elle figure dans de nombreuses traditions. On serait tenté d'établir une analogie entre la genèse de Mithra et un thème du cycle arthurien où figure une épée qu'il faut arracher d'une pierre qui flotte sur les eaux. D'ailleurs, en jaillissant de la pierre Mithra tient d'une main une épée et de l'autre une torche, symboles de la force et de la lumière, d'une puissance illuminante.

Dans la « pierre » on pourrait également voir le symbole d'une force inébranlable et d'une fermeté intérieures, qualités requises chez le néophyte, essentielles pour sa renaissance. Selon Nonnus le Mythographe,¹³ dans les mystères de Mithra les néophytes devaient traverser le feu et l'eau, résister au froid, à la faim et à la soif, ces épreuves faisant partie de l'initiation. Selon d'autres sources, pour éprouver l'impassibilité du futur initié, on l'obligeait à assister au simulacre de la mise à mort d'un homme. Il se peut que tout cela soit en relation avec le symbole de la « pierre génératrice » et l'une des conditions de la renaissance initiatique.

Quoiqu'il en soit, les qualités requises semblent bien être celles qu'illustrent les développements du mythe de Mithra, puisque celui-ci doit résister à un vent furieux qui le cingle et flagelle son corps nu. Cependant Mithra se dirige vers un arbre, se couvre de ses feuilles et se nourrit de ses fruits. Etant donné le sens initiatique de l'arbre, on pourrait, ici, penser à un arbre assez voisin de celui sur lequel Adam aurait voulu mettre la main pour devenir « semblable à l'un de nous » (à un dieu), mais dont l'approche lui fut interdite par le Jéhovah de l'Ancien Testament.

Cette signification pourrait être confirmée par un autre épisode du mythe qui semble concerner un rapprochement entre Mithra et le Soleil, l'Eon flamboyant, et qui se conclue par leur alliance, faisant de Mithra le dépositaire de la force souveraine de cette divinité. Il s'agit du *hvarenô* de l'antique tradition mazdéenne (iranienne), de la « Gloire » conçue comme un feu surnaturel, attribut des divinités célestes, mais qui descend pour auréoler les souverains, les consacrer et les proclamer par la victoire. Le souverain sur lequel descendait cette « Gloire », était élevé au-dessus des hommes et considéré par ses sujets comme un immortel. C'est ainsi qu'en assimilant Mithra au Soleil, toujours victorieux des ténèbres, il put être choisi comme protecteur et soutien de l'empire romain.

Cette dignité est aussi en relation avec l'épisode central du mythe de Mithra: l'immolation du taureau. Mithra guette le taureau et dès qu'il sort d'une « caverne », il lui saute dessus, le chevauche en s'accrochant à ses cornes. Le quadrupède prend le galop, enlevant Mithra dans une course furieuse. Mithra ne lâche pas prise, se laisse transporter sans se faire jeter à bas jusqu'à ce que l'animal, épuisé, rentre dans la caverne d'où il était sorti. Alors Mithra le tue avec son épée.

Il s'agit ici d'un parallèle entre la force élémentaire « inférieure » de la vie et sa transformation par celui qui l'a assumée dès son apparition (chevaucher le taureau) et l'a domptée. En effet, le sang qui coule de la blessure du taureau se transforme en « épis », et, en touchant terre, produit des « plantes ». Il faut seulement empêcher que les bêtes immondes, sitôt accourues, n'en boivent le sang (on les voit sur les représentations figurées du mythe) — ce qui implique également une signification ésotérique. Si le héros, ou l'initié futur, n'était pas « pur », ce qui reste en lui de nature inférieure se trouverait accru par l'énergie libérée; non seulement il n'y aurait pas transfiguration, mais le résultat pourrait être destructeur (danger qui a été aussi indiqué par un symbolisme différent dans les textes de l'hermétisme alchimique). Selon une variante du mythe, le sang du taureau se transforme en *vin*: allusion possible aux effets d'une sorte d'ivresse magique.

Cet épisode revêt une telle importance qu'il a donné lieu à un rite de l'initiation aux mystères de Mithra: le baptême du sang. Les *mithréums*, lieux où se célébraient les mystères, comprenaient une partie supérieure et une partie inférieure (presque toujours souterraine, ce qui n'était pas sans signification). Dans la partie basse se trouvait le néophyte qui avait satisfait aux épreuves préliminaires; sa nudité était arrosée par le sang d'un taureau immolé rituellement dans la partie haute du *sacellum* par le hiérophante. Un ensemble d'expériences particulières, destinées à le rendre propice, devaient être en relation avec ce baptême du sang, qui se substituait au baptême chrétien.

On pourrait, à la rigueur, se référer au rituel *Apathanatismos*, pour les expériences de l'initié mithriaque, bien que le texte en question contienne des éléments gnostiques et de traditions magiques. Dieterich qui en publia le premier une traduction (en 1903), l'a appelé « liturgie ». Ce qui n'est pas exact, car il ne s'agit pas d'une cérémonie avec hymnes et cantiques, mais bel et bien d'un rituel avec instructions, formules magiques et invocations et indications des expériences qui y correspondent. Le rituel semble présupposer une initiation préliminaire, car le sujet dans sa première invocation déclare qu'il a été purifié par des « cérémonies sacrées » et qu'il a été élevé par la « forte force des forces » et par l'« incorruptible Droite » et peut désormais aspirer à la « naissance immortelle », se soustraire aux lois de la Nécessité qui règne sur le monde inférieur et contempler les dieux et l'Eon « seigneur aux couronnes de feu ». Il est question de portes qui s'ouvrent, des « Sept » vus d'abord dans leur aspect féminin, puis masculin de « Seigneurs du Pôle céleste ». L'action théurgique conduit visiblement au-delà des Sept, jusqu'à ce que, dans les éclairs et dans le tonnerre, apparaisse la figure du Soleil-Mithra, que le myste doit pouvoir fixer et ensuite, par un acte de volonté, s'approprier pour toujours, pour se transformer en lui (en assumer la nature) au point de « mourir intégré dans la palingénésie, et par l'intégration atteindre à l'accomplissement ».

Le rituel comporte beaucoup d'autres détails sur lesquels il est impossible de s'arrêter ici. Le lecteur peut se référer au texte qui a été traduit du manuscrit grec et commenté dans le premier, volume de *L'Introduction à la Magie*.

Nous ajouterons seulement que le mithraïsme connaissait le voyage à travers les sept sphères planétaires, mais à rebours, non plus comme une descente où l'âme redevient peu à peu prisonnière des « sphères de la nécessité », et, par un conditionnement progressif, retrouve l'état d'homme mortel, mais comme une remontée qui permet d'aller au-delà de ces sphères, dans un « dépouillement » permettant d'atteindre le Principe, l'Inconditionné.

On retrouve le « sept » dans le nombre des degrés de l'initiation mithriaque, dans sa forme pour ainsi dire *institutionnalisée*: Corbeau (*Corax*), Occulte (*Crypbius*), Soldat (*Miles*), Lion (*Leo*), Perse (*Perses*), Courrier du Soleil (*Heliodromus*), Père (*Pater*).

On serait tenté d'interpréter cela comme une « mortification » préliminaire de la nature inférieure (ce qui pourrait établir, entre autre, une correspondance avec le symbolisme alchimico-hermétique du Corbeau, souvent utilisé pour indiquer la phase de la *nigredo*, l'« Œuvre au Noir »). Après cela, le myste a une existence « occulte » (deuxième degré); avec le

troisième degré, il devient un soldat de la milice des initiés mithriaques qui, conformément à l'esprit guerrier de cette tradition, était conçue comme une *militia*. Le degré suivant (Lion) représentait un renforcement de cette qualité, alors que celui de Perse rappelait probablement les origines du mithraïsme, la religion iranienne de la Lumière. A propos du degré de *miles*, Tertullien rapporte qu'au moment de le conférer au néophyte, on lui présentait une épée et une couronne. Il prenait la première et refusait la seconde en disant: « Ma couronne c'est Mithra ».¹⁴

Comme Courrier ou Compagnon du Soleil (sixième degré) l'initié reflétait la qualité attribuée à Mithra, dans le mythe, après sa confrontation avec Hélios. Enfin le *Pater* correspondait à la dignité d'initiateur (paternité initiatique) et de chef d'une communauté mithriaque (*pater sacrorum, pater patrum*).

Il ressort de tout cela que, si le mithraïsme s'était imposé à la place du christianisme, en conservant son noyau central, il aurait, d'abord, pu maintenir une tradition initiatique régulière dans l'histoire de l'Occident, et sur le plan religieux, plus extérieur, il aurait pu arguer de la qualité de *Soter* (Sauveur, Celui qui donne le salut) parfois attribuée à Mithra. En outre, il y avait son aspect de « dieu vaincu » — *Invictus Mithra* — qui l'avait fait protecteur solaire de l'empire romain, dispensateur du *hvarenô* mazdéen qui conférait la victoire, par sa rencontre avec l'antique tradition romaine de la *Fortuna Regia* (traduction latine du *tùke basiléos*), représentant aussi la *Victoria*, objet de culte dont la statue se dressait dans le sénat romain.

On peut donc déduire que le mithraïsme constituait un ensemble culturel, sacré et initiatique que sa nature même destinait à être écarté dans le processus involutif qui a conduit l'Occident, l'éloignant de plus en plus des horizons de gloire et de puissance lumineuse jusqu'à faire abstraction, finalement, d'une initiation qui n'était plus partie intégrante et centrale d'un système mais seulement une veine souterraine, aux sporadiques résurgences, malgré le christianisme. Ainsi tout contact avec le suprasensible fut-il interrompu.

¹ Cf. F. CUMONT, *Les mystères de Mithra et Textes et Monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra*, 2 volumes Bruxelles, 1896-1899.

A. DIETERICH, *Eine Mithrasliturgie*, Leipzig, 1903; G.R.S. MEAD, *A Mithriac Ritual*, Londres/Bénarès, 1907.

² Cf. J. EVOLA, *L'arco e la clava*, Milan 1971, chapitre: *Il mito di Oriente et Occidente* (p. 174 et suiv.).

³ SAINT-JEAN, *Evangile*, I, 4, 5: « ...et la vie était la lumière des hommes. Et la Lumière brille dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont point reçue ».

⁴ On peut dire que l'initiation ne consiste en rien d'autre qu'une élévation *active* du processus qui, chez les êtres communs, produit la mort: c'est la puissance de déterminer la mort, de la traverser, et de se réaffirmer au-delà de cette mort. Chez APULÉE, *Les Métamorphoses*, Livre XI, 21: «L'acte même de l'initiation figure une mort volontaire... » (Traduction P. VALLETTE, Paris 1965, Tome III, page 157).

⁵ Ici, il faut signaler que dans les traditions initiatiques, la puissance au sens strict du mot (*shakti*) est conçue comme une passivité instrumentale donc négative et féminine par rapport à laquelle le positif et le masculin est un moteur immobile, celui qui commande sans bouger, par une initiative immatérielle et une simple détermination spirituelle.

⁶ Pour le développement du mythe de la chute en relation avec la voie dionysienne, cfr. J. EVOLA, *L'individuo e il divenire del mondo*, II, Rome 1926. (N.d.E.).

⁷ Evola s'est exprimé sur ce sujet dans *Masques et visages du spiritualisme contemporain* Montréal 1972, (voir le début du chapitre: *Le néomysticisme*), et dans *La doctrine de l'éveil*, Arche, Milan 1976,² (chapitre: *Détermination des vocations*), il affirme que toute forme de panthéisme est étrangère à la doctrine bouddhiste; voir aussi *L'arco e la clava* (Voir note 2). Sur la réalisation de cet état absolu et inconditionné dans la doctrine védantique, cf. R. GUENON: *L'homme et son devenir selon le Védânta*, chapitre: *La délivrance finale*, page 169 et suiv., Paris 1952,⁴ (N.d.E.).

⁸ A. DIETERICH, *Eine Mithrasliturgie*, op. cit.

⁹ N. du T.: GUENON traduit *prâna* par « souffle vital ». *L'homme et son devenir selon le Védânta*, pp. 72-3, 76.

¹⁰ La « caverne » où le « taureau » se réfugie au terme de sa course, correspond à l'« antre du mercure » en alchimie et à un centre subtil du corps situé à la hauteur du plexus basai, appelé par les Orientaux *mûlâ-dhâra*, relié au *tattva* de la « terre ».

¹¹ E. RENAN, *Marc-Aurèle*, Paris 1882, page 579.

¹² Cfr. CUMONT, *op. cit.*; CUMONT, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, Annales du Musée Guimet, Paris 1929,⁴ où à propos du livre de A. DIETERICH, *Eine Mithrasliturgie*, il écrit: « Il a voulu démontrer, non sans ingéniosité, qu'un morceau mystique, inséré dans un papyrus magique de Paris, était en réalité un fragment d'une liturgie mithriaque, mais je partage à cet égard le scepticisme de M. Reitzenstein (*Neue Jahrb. f. das class. Altertum*, 1904, p. 192), et j'ai exposé mes raisons, *Rev. de l'Instr. Publ. en Belg.*, XLVII, 1894, p. I ss. Cette prétendue « liturgie mithriaque » n'est, à mon avis, ni liturgique, ni mithriaque. Si l'on y trouve des éléments iraniens (cf. Reitzenstein, *Mysterienreligionen*, p. 172 ss.), ce sont ceux qui étaient devenus le bien commun de tout le paganisme. L'auteur de la pièce contestée a bien pu prêter au dieu qu'il met en scène à peu près l'apparence extérieure de Mithra, mais il ignorait certainement qu'elle était l'eschatologie des mystères persiques. Nous savons notamment, par des témoignages positifs, qu'on y enseignait le dogme du passage des âmes à travers les sept sphères planétaires, et que Mithra y servait de guide à ses fidèles dans leur ascension vers le séjour des bienheureux. Or, ni l'une, ni l'autre croyance ne se retrouve dans l'uranographie fantastique du magicien. Tout ce que nous savons des mystères concourt à prouver que leur doctrine se fondait sur les théories astronomiques des « Chaldéens », la plus haute expression de la science de l'époque hellénistique. Au contraire, la conception que le rédacteur du papyrus se fait des cieux et des astres témoigne d'une ignorance enfantine. Le nom de Mithra, comme d'ailleurs celui des mages Zoroastre ou Hostonès, a servi à mettre en circulation une contre-façon gréco-égyptienne » (p. 272).

Le manuscrit en question est conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris, sous le n. 574 du *Supplément grec*. J. EVOLA, en fit faire une traduction en italien, publiée dans le Tome I de *Introduzione alla Magia*, Rééd., Rome 1972. (N.d.T.).

¹³ Le moine Nonnus, dit NONNUS LE MYTHOGRAPHE (VI^e/VII^e siècle environ), auteur d'un ouvrage relatant des anecdotes relatives aux mythes qu'il cherche à expliquer; cf. CUMONT, *Textes et Monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra*, Tome II, pp. 26-30. (N.d.T.).

¹⁴ TERTULLIEN, *De praesc. haeret.* La formule de refus exacte rapportée par Tertullien est: « Elle appartient à mon dieu », *i.e.*: Mithra invaincu.

[Publié en 1950, republié en 1971 dans *Vie della Tradizione*.